

Shorter Articles

Il faut le voir pour le croire

La collection nationale de photographies

par CLAUDE MINOTTO

La seconde moitié du XIX^{ième} siècle au Canada amène l'établissement de nouveaux modes de production et occasionne d'importantes transformations sociales. A tous les points de vue, économique, démographique, culturel et autres, le triangle Montréal-Toronto-New York, par exemple, est tendu au possible, et la tension demeure encore très forte au moment où l'on passe à cette période que Laurier voyait comme étant le "siècle du Canada". Qu'avaient-ils vu récemment, les Laurier et leurs partisans, et que voyaient-ils encore, précisément, qui pouvait leur faire croire si tôt que le XX^{ième} siècle serait dominé par le Canada? Comment la société d'alors a-t-elle aussi communiqué cette nouvelle image qu'elle voulait réaliste? Qu'est devenu l'image, . . . et la réalité?

Pour répondre à ces questions, les indices fourmillent dans la photographie canadienne qui s'est "développée" et qui a survécu depuis les années 1860. Mais que valent ces indices, à l'état brut, aux yeux de ceux qui ont toujours étudié la période en lisant les textes qu'elle a laissés, et qui voudraient maintenant "revoir" cette même période en observant les images qu'elle s'est données? Comment ces indices frappent-ils le chercheur? Plus souvent qu'autrement, le document photographique historique n'a sur lui que l'effet d'un flash distrayant, hallucinant, ou ennuyant (parfois aussi ennuyant que le chercheur lui-même!). Dans la photographie, produit original de la technologie du XIX^{ième} siècle, nous trouvons pourtant la principale formule d'auto-représentation visuelle dans laquelle la société de cette période a investi. Par la commercialisation rapide du portrait photographique et de la photo de voyage, l'industrie photographique avait



Montréal, vu de la rue Craig, v. 1852

Archives publiques du Canada. C-47354

tôt fait de s'ouvrir un vaste marché au niveau des consommateurs individuels privés. Dès les années 1850 la photographie, toujours dans sa forme originale, s'implante définitivement dans les réseaux de production documentaire de type industriel et gouvernemental. Un peu plus tard, à compter des années 1880, de nouvelles techniques de reproduction et d'imprimerie (autotypie, héliogravure) permettent à la photo de se propager dans les média d'information. La photographie, croit-on à l'époque, apporte une authenticité et une objectivité qui, auparavant, semblaient manquer à la communication. L'industrie photographique figure donc parmi cette nouvelle technologie et ces nouveaux modes de production qui ont tant marqué la période qui les a vu naître.

A la lumière de recherches plus poussées sur l'industrie photographique et son marché au Canada, nous pourrions mieux qualifier et quantifier la production photographique depuis son apparition. Il s'en suivrait une plus grande aptitude à interpréter la documentation photographique qui s'insère dans une série documentaire à un sujet quelconque, ou qui documente ce sujet de façon exclusive.

Pour avoir une idée du rôle essentiel que joue le document photographique dans la communication de la matière historique, prenez à titre d'exemple, le professeur qui aborde le sujet de la construction du

chemin de fer transcontinental: “La géographie canadienne, voyez-vous, particulièrement aux abords du Bouclier canadien et sur la frontière Alberta-Colombie Britannique, faisait obstacle à la construction et aggravait ainsi le problème financier de l’entreprise; comprenez-vous?”. Mais les étudiants ne voient rien de cela. Au contraire, ils ont peut-être vu, au cours de l’été, dans l’espace d’un mois, tout un quartier de leur ville disparaître jusqu’à la racine pour faire place au Métro. De plus, ils n’ont peut-être jamais pris le train autrement que pour aller au Carnaval de Québec l’année précédente, et il ne le prendront sans doute jamais pour traverser le pays. Les étudiants ne voient donc rien de ce que le professeur leur demande de voir. En cela ils n’en voient pas plus, d’ailleurs, que les parlementaires du XIX^{ième} siècle, qui débattaient à Ottawa les problèmes du transcontinental. Les étudiants d’aujourd’hui, comme les parlementaires d’alors, (pouvons-nous leur accorder le bénéfice du doute?!) essaient de comprendre, mais à proprement parler, ils ne voient toujours pas de quoi il s’agit. A elle seule, la photo des immenses ponts sur chevalets tricotés dans le vide ou en flanc de montagne vers 1880 ne changera pas la position respective des étudiants et des parlementaires qui ont chacun leurs motifs pour contester ce qu’on veut leur communiquer; mais la photo des ponts réussira néanmoins à les éclairer d’une certaine façon sur l’ampleur des difficultés de la construction ferroviaire. C’est pour cette raison que la photo fut faite. Au XIX^{ième} siècle, autant qu’aujourd’hui, elle constitue un document nécessaire à la compréhension du projet de chemin de fer transcontinental tel qu’il fut réalisé.

Une précision s’impose. Nous avons bien dit que la photo réussirait “à éclairer d’une certaine façon” parce que cette photo, ainsi que toutes les autres prises à la même occasion, ne sont que des représentations des travaux en cours, fabriquées sous la direction des responsables de ces travaux. Bien que les photos montrent certains aspects réels de l’ensemble du projet, ces aspects, bien précis, n’en sont pas moins choisis au détriment d’autres aspects aussi réels pour représenter l’affaire. Si le contenu des photos est d’une objectivité indiscutable, leur signification, dans l’esprit des observateurs, donne aux images une autre dimension qui est tout à fait subjective. Ainsi, parmi les symboles de l’économie nationale et du chemin de fer transcontinental au XIX^{ième} siècle, nous retrouvons les ponts sur chevalets et non les travailleurs chinois qui ont pu en être les artisans, qui ont pu également y trébucher et y laisser leur peau. Voilà, exprimés de façon bien simple, sinon grossière, les mérites et les limites d’une telle documentation photographique.

L’exemple qui précède décrit le rôle du document photographique surtout en tant que complément d’information ou de propagande, auprès des parlementaires contemporains du XIX^{ième} siècle, et aussi en tant qu’accessoire pédagogique auprès des étudiants d’aujourd’hui. Le document photographique, tel que nous le retrouvons actuellement, isolé ou en série,

est parfois beaucoup plus énigmatique dans son rôle d'instrument de recherche historique et de source première. La photo offre, dans certains cas, la seule et unique documentation qui ait résulté d'un regard sur un événement, une situation, un élément de culture matérielle, ou une manifestation sociale. Dans d'autres cas, une documentation plus variée a pu être produite à l'origine, mais la photo est la seule documentation qui ait survécu ou qui soit accessible. Notons que le phénomène inverse est plus courant, mais pour le XIX^{ième} et le début du XX^{ième} siècle, notre proposition s'applique très souvent dans le cas de l'architecture rurale, des conditions de travail, des enquêtes gouvernementales inachevées dont les rapports furent sans lendemain, des activités sportives, de certaines festivités etc . . .

Les photos qui apparaissent ici ont été pigées au hasard dans la Collection nationale de photographies. Chacune d'elles nous montre des réalités importantes, globales ou détaillées, dont il serait difficile de retrouver l'expression ailleurs dans d'autres types de documents. Encore faut-il apprendre à les voir, ces réalités, lorsque nous sommes en présence de documents photographiques. Configuration de Montréal vu de la rue Craig vers 1852 (C-47354). Confort, enthousiasme et optimisme des mères immigrantes arrivées d'Ecosse et descendues à Québec vers 1910-11 (C-7758). Signe de prestige du maître-éclusier, donné par sa résidence près



Immigrantes d'origine Ecossoise, Québec, P.Q., v. 1910-'11
Archives publiques du Canada. C-7758



Canal de Saint-Ours, P.Q., v. 1890

Archives publiques du Canada. C-79003

du canal de Saint-Ours vers 1890 (C-79003). Déplacement de familles amérindiennes entières, dans un voilier apparemment mené par les autochtones eux-mêmes, à Fort George en 1896 (C-5987): quel est le but du déplacement?

Au-delà de ses coordonnées spatio-temporelles (lieu et date), au-delà de son contenu graphique spécifique et des objets plus généraux auxquels ce contenu nous réfère, le document photographique suggère, rappelons-le, d'autres questions fondamentales dans une recherche historique rigoureuse. Par qui, au service de qui, et à quelles fins les documents photographiques ont-ils été produits à l'origine? Et, par la suite, quelle utilisation a-t-on faite des documents: commerciale, publicitaire, propagandiste, artistique? Ces questions visent à établir la fonction propre de la photo, sa place dans le sujet à l'étude. Les réponses nous permettront de faire une critique des sources documentaires que constituent les photos, une telle critique étant essentielle à toute analyse qui se veut scientifique.

Apprendre à reconnaître toute l'information que nous livre le document photographique historique, voilà un défi que lance la Collection nationale de photographies, Division nouvellement créée dans la Direction historique des Archives publiques du Canada. Pour accomplir celle-là, ainsi que les autres



Fort George, P.Q., 1896

Archives publiques du Canada. C-5987

tâches auxquelles elle doit faire face, la nouvelle Division s'est formée en trois Sections: la Section des Acquisitions et des recherches, la Section de la Conservation, et enfin la Section des Services au public. La troisième Section à la responsabilité de rendre accessibles les ressources documentaires de la Collection nationale de photographies et d'en assurer l'exploitation optimum. Compte tenu de l'énormité du travail à entreprendre, les nouvelles Sections de la Collection nationale de photographies sont, avouons-le, embryonnaires. Lieu commun que de dire cela dans le domaine de l'archivistique, mais une ressource documentaire n'en est vraiment une que si elle est accessible et utilisée. Là où elles existent aujourd'hui, les archives photographiques sont gérées, au mieux, de façon expérimentale. Aucune stratégie, aucune formule n'est sûre, aucune politique ferme, et ce, tant au niveau des acquisitions, qu'à celui de la conservation et de la diffusion. Pendant les prochaines années, les responsables de la Collection nationale de photographies traverseront une période d'apprentissage au cours de laquelle ils doivent mettre en jeu leur formation et risquer leur réputation auprès de leurs collègues engagés dans les occupations traditionnelles des archives manuscrites et de la recherche historique.